

**Vénus Khoury-Ghata**, née au Liban en 1936, est écrivaine, journaliste et critique littéraire. Nationalité française, elle habite Paris.

Publications principales: *Terres stagnantes*. Poésie. Paris: Seghers, 1971. *Les Ombres et leurs cris*. Poésie. Paris: Belfond, 1980. Prix Apollinaire (1980). *Qui parle au nom du jasmin*. Poésie. Paris: E.F.R., 1980. *Un faux pas du soleil*. Poésie. Paris: Belfond, 1982. *Vacarme pour une lune morte*. Roman. Paris: Flammarion, 1982. *Les morts n'ont pas d'ombre*. Roman. Paris: Flammarion, 1984. *Mortemaison*. Roman. Paris: Flammarion, 1986. *Monologue du mort*. Poésie. Paris: Belfond, 1987. Prix Mallarmé 1987. *Bayarmine*. Roman. Paris: Flammarion, 1988. *Les fugues d'Olympia*. Roman. Paris: Ramsay/de Cortanze, 1989. *Fables pour un peuple d'argile*. Poésie. Paris: Belfond, 1982. Grand Prix de la Société des Gens de Lettres. *La maîtresse du notable*. Roman. Paris: Seghers, 1992. *Les fiancées du Cap Tènes* (Lattes). *La maestra* (Actes Sud).



Ma mère s'abîmait dans le mouvement poussif de son balai  
luttant contre un sable qu'elle appelait désert  
contre une humidité qu'elle appelait eau friable

étang

ses mains de balayeuse à l'écart du monde  
exhumaient des morts invisibles  
traquaient le moindre affaissement du vent  
la moindre tache d'obscurité  
balayant avec tant d'abnégation  
en riant aux éclats dans la bourrasque  
de peur de se montrer acariâtre

Mère si modeste  
tu ne tirais aucune gloire du vent qui soufflait pour tes  
seuls bras qui balayaient

J'écris Mère

et une vieille femme se lève dans l'incertitude du soir

enfile une robe de mariée

se hisse sur le rebord de la fenêtre

interpelle la cité hostile

s'adresse à la caste hautaine des réverbères

se dépoitraille face aux horloges

leur montre le lieu précis de sa tristesse

se dénude avec douceur de crainte de froisser ses rides

et de déstabiliser l'air

Ma mère avait cette manière à elle de se dévêtir

comme on arrache ses décorations à un général dégradé

Dans les poches de ma mère il y a une odeur froide  
et trois cailloux pour casser les vitres de l'été  
la robe de ma mère a bu toute la neige de novembre  
les cris des oiseaux morts ont troué son ourlet  
Elle les chasse de ses bras évanouis  
    les injurie dans l'absence de mots  
                    l'absence d'échos  
dans ses murs renversés  
de l'intérieur.....

Il arrive à ma mère de se lever malgré la vigilance de l'air  
de s'armer d'une bêche  
de retourner à grandes pelletées la terre qui la recouvre  
susitant la colère de voisins taciturnes  
qui ont tourné le dos aux horloges  
et coupé tout lien épistolaire avec l'herbe  
ses anancements de femme transie creusaient le sol  
jusqu'à cette chambre où faute de soleil  
elle faisait briller ses bagues et étinceler ses larmes



Le sel que ma mère jetait dans son fourneau  
délaissait la langue des flammes  
et prolongeait nos corps jusqu'au

lac Baïkal  
les rives de l'Euphrate  
et celles d'Amazonie

Nous avons ramené des toucans bleus dans nos cheveux  
des arbres à pain entre nos dents  
mangé un fruit acide qui fit grimacer la table

Dans le fourneau de ma mère s'empoignaient les vents porteurs  
de rumeurs  
les fleuves d'Amazonie se suicidaient dans l'Atlantique  
les cloches du Tibet s'étranglaient avec leur corde

nous écoutions toutes les doléances  
nous compatissions

La morte se tient au frais sous l'érable  
le dos tourné à la maison qui ne l'a pas gardée  
sa robe désuète fait honte aux passereaux  
ses cheveux emmêlés rempailleront les chaises pendues aux  
branches  
les anges fatigués y feront halte  
le temps de vérifier si la morte s'est déplacée avec le soleil